

A PROPOS d'André GIDE

André Gide ! Grand écrivain et danger public ! La jeunesse ne peut pas se désintéresser de cet homme qui a mis dans son œuvre tous les appels les plus vifs de l'âme humaine ; elle doit l'étudier au feu de l'intelligence, comme on étudie la peste ou le cancer ; elle doit regarder le problème en face, rechercher les causes, examiner les conséquences, conclure enfin à la nécessité d'une discipline intellectuelle.

Nous publions à partir de ce numéro, une série d'analyses des livres de Gide par notre collaborateur Pierre Francfort, et nous avons jugé bon de la faire précéder de cette lettre d'un provincial, qui montre ce que peut donner dans l'application, la grande idée de Gide, la Libération du Moi.

N. D. L. R.

d'un Provincial à un Marseillais demeurant à Paris

Mon cher Ami. — Vous voudrez bien me pardonner si je ne vous parle pas du sujet qui nous préoccupe d'ordinaire. Nous avions coutume de nous convertir mutuellement. Vous soutez André Gide ! Pour aujourd'hui, n'en parlons point. Et pourtant !!!

J'ai été si bien traité par votre ami que je dois vous remercier de m'avoir adressé à lui. C'est un Marseillais plus que vous-même, mais comme il n'a pas quitté Marseille, il ne marseillaise pas : Quand on a la paix chez soi, on se contente d'en jouir, on n'écrit pas de théories pacifistes. Et pour lui, Marseille, c'est la paix. Je ne partage pas son impression, mais je ne suis pas

Marseille ! Il sait jurer par la Bonne-cre et traite Adèle de putain, et si jamais ces deux jurons se suivent, il ne voit pas que dans ce rapprochement sacrilège se trouve la plus belle peinture de cette antique Massilia, qui joint aujourd'hui par un pont transbordeur Notre-Dame de la Garde et le quartier du fort Saint-Jean aux ruelles secrètes, où les âmes damnées trouvent un refuge dans les bras de la Belle Marseillaise aux seins déchus, à la bouche édentée.

Notre ami promène son rire gaillard d'une rive à l'autre. Il est de Marseille, que voulez-vous ! Quand il mange sa bouillabaisse, sa raison devient seraine, il pense sans inquiétude. Cela ne tuera point son âme, la Bonne Mère veille dessus. Mais il est des âmes qui ne peuvent aller d'un bord à l'autre, il leur faut choisir. Vous me direz, tenant à m'évangéliser, choisir par rapport à leur Moi, leur vrai Moi, le Moi que définit André Gide dans les « Nourritures terrestres », le Moi sans racines, le Moi qui n'a pas produit de fruits, car les fruits sont déjà des attaches.

Nous avons, ici, le spectacle d'une humanité qui a rompu ses attaches : Marins qui ne se souviennent plus du port où ils sont nés, filles de toutes couleurs, négresses, juives d'Algérie, monnières. Linges déguenillés chez la Napolitaine... Un enfant fait un barrage avec des ordures et l'eau du ruis-

seau. Pauvre enfant, il est moins dans ce bouge que ce chat sur les genoux de cette prostituée ! Il n'a plus de traditions, ce peuple, plus de famille, plus de patrie. Ces hommes sont fibres. Un accordéon dissocie leur être. Mais dans ce désordre, la Chair, Elle, ne perd pas ses prérogatives, elle reste avec son immanence. Ils ont rompu leurs chaînes, ils ont troublé leur eau, espérant que se ferait jour leur vraie nature, et ils ont péché en eau trouble. — Ici, le cimetière des âmes.

Ces rues, toutes descendant, et toutes, entre leurs toits, laissent voir la Bonne Mère.

Votre ami était prêt à tout admettre de mes réflexions, d'où je conclus qu'elles ne l'intéresseraient point — et cela était juste, elles n'étaient pas faites pour lui. Il a la paix, il regarde en ce moment Marie la Rouquine qui emporte dans sa loge le bérêt d'un marin, pour l'obliger à l'y suivre. Il n'est pas plus bête de regarder cela que de philosopher les pieds dans des éphures, tandis qu'avec une glace, une fille au rire sinistre se plaît à vous envoyer dans l'œil un reflet de soleil.

Je m'efforçais de lui expliquer que pour édifier cette œuvre d'art, une personnalité harmonieuse, il fallait, comme un architecte, apprécier les valeurs relatives des divers éléments qui doivent la constituer ; que ce choix ne pouvait être fait que par rapport à quelque chose de stable, d'indépendant de nous, d'absolu ; et qu'ensuite il fallait construire, donner des bases et que parmi ces bases, les plus stables comme les plus organiques étaient celles qui procèdent des parties inamuables de notre être et que la tradition n'était que la forme extérieure réalisée de ces parties essentielles. Votre ami n'avait souci de tout cela. En bon Marseillais, ne se disait-il pas que, lorsque la sardine avait bouchée le vieux port, Notre-Dame de la Garde et le Fort Saint-Jean étaient sur la même rive ?

Vous me demandiez, dans cette lettre vieille déjà de plusieurs mois, ce que j'espérais de notre génération. Je veux y répondre aujourd'hui. Notre génération, pour n'avoir pas fait la guerre, on a eu toute son enfance gâchée. Nous arrivons avec des systèmes nerveux malades, au milieu d'une anarchie maîtresse des formes intellectuelles ; notre personnalité est faite à l'image de cette anarchie. Les valeurs sociales sont renversées. Il nous faut nous retrouver et reconnaître notre voie. — Ou bien, nous entrerons par les *Disciplines intellectuelles classiques*, dans les voies royales de la raison, nous enrichirons nos personnalités en les édifant verticalement, en tenant compte des valeurs relatives de nos facultés. Ou bien nous laisserons notre personnalité s'étaler, se disperser et ce sera l'érotisme et la stérilité.

YVES MALBAS.



GIDE ET SON ŒUVRE

Gide est aujourd'hui l'écrivain le plus difficile à saisir et à définir dans son unité. « Cela tient à ce que je m'efforce, a-t-il dit, aussitôt délivré d'un livre, de bondir à l'extrémité de moi-même et d'écrire précisément le moins capable de plaire aux lecteurs que le précédent m'avait acquis. »

Il semble donc, à première vue, qu'il y ait autant d'auteurs que d'ouvrages. C'est pourquoi j'essaierai de saisir chaque aspect de l'écrivain, et ensuite d'en composer une synthèse.

D'autre part, la question Gide est d'autant plus grande que celui-ci a eu et a encore une immense influence sur les « jeunes générations ». Nous voulons l'étudier, non pas en critique qui juge si le livre est littérairement bon ou mauvais, mais en homme qui jugera s'il est moralement (j'insiste sur ce point), ou plutôt mieux encore, en jeune homme qui cherchera si Gide a, dans la formation de sa pensée et de sa moralité, une influence bonne ou mauvaise. Car, en lisant Gide, comme en lisant Stendhal, comme en lisant n'importe quel interprète du cœur humain, nous cherchons et nous trouvons une règle de vie.

I

LES CAVES DU VATICAN

Pour nous, le personnage central sera Lafcadio. Lafcadio est le fils naturel d'un ambassadeur. Il a vécu sans recevoir d'autre éducation que celle des nombreux et successifs amants de sa mère, qui lui apprirent, au cours d'une vie cosmopolite et agitée, l'un à savoir user de l'argent, l'autre à jouer, à jongler, à être escamoteur, prestidigitateur et acrobate ; un autre en fait un homme de sport. Un autre lui apprend « que l'on se tire des pas les plus difficiles en sachant se dire à propos : qu'à cela ne tienne ». — Puis, il hérite de son père, ce qui lui permet de voyager, car il ne songe qu'à s'en aller et à finir l'habituel et le coutumier de l'Europe. Apparaissant, il passe par Rome, et durant ce voyage, en face d'un homme avec qui il se trouve seul dans un compartiment, il lui prend l'idée de commettre un crime immotivé, sans raison, « ce qui dérouterait la police », car « ce n'est pas tant des événements qu'il a la curiosité, mais de lui-même. Il ouvre donc la portière et pousse son compagnon de route qui disparaît au moment où le train passe une rivière. Arrivé à Rome, il songe à se dénoncer, va le faire mais semble devoir y renoncer à la suite de l'abandon d'une femme qui l'aime... et qu'il aimera peut-être !

Voici donc Lafcadio, qui n'a pas reçu dès son enfance d'éducation morale, déjà différent des autres. Sa mère et le milieu qui l'entoure lui donnent l'exemple et l'habitude de l'irrégularité ; il vivra dans l'ignorance de ce qui est moral et de ce qui ne l'est pas. Il finira par se trouver étranger dans une société, qu'il rejettera, parce que celle-ci le rejette nécessairement et automatiquement de par son caractère ; abandonné à lui-même et à la solitude, il réfléchira trop, se perdra dans des complica-

lions psychologiques, puis, impuissant à agir, se plaira et se retournera dans cet excès d'intelligence de lui-même, perdra l'équilibre et le contrôle de sa pensée, et finira par commettre, dans un état d'esprit anormal, un acte anormal. C'est un révolté naïf, ingénu, à l'insu et au mépris de tout le monde, et qui acquérera, par une espèce de narcissisme et de sadisme intellectuels, un esprit artificiel. Poussé par ses instincts, que sa pensée en déroute ne peut plus réfréner, il s'évade, disponible, du cadre moral qui devait le soutenir, et s'abandonne à l'intuition qui est l'instinct de l'âme.

Tous ces errements sont si bien présentés par l'écrivain, qu'il leur donne un air naturel, qu'il semble les approuver tacitement. Et c'est ce qui fait de Lafcadio un héros dangereux, d'autant plus que Gide l'a rendu, malgré nous, sympathique. Gide ne devait pas nous proposer un tel exemple, qui ne nous attire que par l'étrangeté et les vices originaires de son intelligence. Le rare et l'anormal ont toujours plu aux jeunes... et pour leur malheur.

Lafcadio est le produit de l'individualisme, qui porte atteinte à la sécurité de notre intelligence et de notre moralité : vouloir vivre et raisonner en dehors des règles habituelles, entraîne le rejet de la société qui nous condamne à la solitude, et par là à la souffrance. Il est donc parfaitement honneux qu'un écrivain qui se sait avoir une influence sur la jeunesse, la pousse vers Lafcadio, fasse une peinture sympathique de notre disponibilité, qu'il compromette notre équilibre intellectuel et moral, si difficile à garder ; qu'il nous rejette dans le monde trouble des instincts, monde qui vit heureusement refoulé dans l'inconscient, mais toujours prêt à réapparaître au moindre appel ; qu'il cherche à nous soustraire à la discipline ; alors que nous devons, au contraire, nous resserrer et nous concentrer.

Le problème est, en effet, important. Il ne s'agit de rien moins que de nous permettre de vivre et de créer, et la morale de Gide est coupable de nous conduire à l'impuissance et à la mort.

D'ailleurs, Gide semble avoir pris un certain plaisir, je dirai même un certain sadisme, à nous mal conseiller. Il a l'air de vouloir se venger, en nous faisant souffrir des mêmes maux dont il a, lui, souffert. Une éducation puritaine a réprimé à l'excès les élans de sa jeunesse, de sa sensibilité, de ses sens, de son intelligence. S'échappant un jour de cette empreinte, ce devait être avec violence, il perdit pied, et d'un abus de discipline tomba dans un abus d'anarchie.

Au lieu de s'acharner à nous détruire, à nous désagréger au nom de la liberté de l'art, l'écrivain, comme Claudel, comme Maurras, comme Valéry, doit nous exalter et faire de nous des créateurs.

Mais nous n'avons pas encore tout vu de Lafcadio : il y a un « rappel à l'ordre » (mot admirable d'un grand écrivain qui, lui aussi, a été Lafcadio, mais ne l'est plus). A la dernière page, exactement quinze lignes avant la fin, Gide écrit : « Ici commence un nouveau livre : « O vérité palpable du désir ! tu repousses dans les ténèbres les fantômes de l'esprit. » Lafcadio retombe sur ses pieds après s'être mis la tête à l'envers, Lafcadio redevient un être normal, moral, par l'amour. Il est aimé et il va peut-être aimer. Mais je dois avouer que cette fin ne me contente pas : quand

on a séduit le lecteur pendant 205 pages, on ne modifie pas, en général, son opinion en quinze lignes, lignes auxquelles il fera d'autant moins attention qu'il ne comprendra pas leur suite logique avec les précédentes.

Le personnage de Lafcadio, pernicieux, me suffit pour condamner le livre *Les Caves du Vatican*, qui est, en résumé, nuisible à notre intelligence et à notre moralité, et l'importance de cette raison me permet de passer sous silence le style admirable de l'écrivain, l'humour très divertissant de l'aventure des *Caves du Vatican*, et l'originalité des acteurs du livre.

Les Caves du Vatican sont un livre à brûler.

(A suivre.)

PIERRE FRANCFORT.